

nouvelles

Éloge des ténèbres

Verly Dabel



MEMOIRE
D'ENCRIER

ÉLOGE DES TÉNÈBRES

Mise en page : Virginie Turcotte
Maquette de couverture : Étienne Bienvenu
Dépôt légal : 3^e trimestre 2012
© Éditions Mémoire d'encrier

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives
nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada
Dabel, Verly, 1964-

Éloge des ténèbres
(Nouvelles)

ISBN 978-2-923713-75-5 (Papier)

ISBN 978-2-89712-138-9 (PDF)

ISBN 978-2-89712-032-0 (ePub)

I. Titre.

PQ3949.2.D32E46 2012 843'.914 C2012-940538-8

Nous reconnaissons, pour nos activités d'édition, l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Conseil des Arts du Canada et du Fonds du livre du Canada.

Nous reconnaissons également l'aide financière du Gouvernement du Québec par le Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres, Gestion Sodec.

Mémoire d'encrier
1260, rue Bélanger, bureau 201
Montréal, Québec,
H2S 1H9
Tél. : (514) 989-1491
Télec. : (514) 928-9217
info@memoiredencrier.com
www.memoiredencrier.com

Réalisation du fichier PDF : Éditions Prise de parole

Verly Dabel

ÉLOGE DES TÉNÈBRES

Nouvelles

MÉMOIRE
D'ENCRIER 

*À la mémoire de
Georges Anglade et de
Mireille Neptune Anglade.*

À Kethleen, Saïda et Neiva.

LE ZOMBIE DE DELMAS

C'était un matin de février. Un soleil encore timide s'attaquait à la fraîcheur de l'aube quand je reçus l'appel de Monsieur Jecrois. Homme affable, Jecrois habitait tout juste en face d'une petite propriété que je possédais dans les hauteurs de Delmas et que je cherchais à louer à l'un de ces Blancs au béret bleu disséminés un peu partout depuis que le prêtre-président avait été renvoyé à ses études au pays de Mandela. Cet appel n'annonçait rien de bon, car Jecrois n'était pas du genre à me déranger sans une bonne raison à cette heure matinale.

– Richard, dépêche-toi de monter là-haut, commença Jecrois. Il y a tout un tapage devant ta maison. Si tu tiens vraiment à la louer, ce n'est pas du tout une bonne publicité.

– C'est quoi ça? Une manifestation, une nouvelle émeute de la faim? lui demandai-je.

– Il semble que c'est une affaire de zombie. On en aurait remarqué un tout à l'heure dans la cour.

Tu connais le pays, la rumeur s'est répandue très vite et une foule de curieux s'est aussitôt massée devant la maison.

– Ça m'a tout l'air d'une blague, Jecrois. On n'est quand même pas le 1^{er} avril.

– Tu verras toi-même, fit Jecrois avec une pointe d'ironie avant de raccrocher.

«Un zombie! Dieu du ciel!» m'exclamai-je pour moi-même. On dit que ces créatures portent malheur, pourquoi avait-il décidé de se planquer dans ma propriété?

De temps en temps, il y avait, quelque part dans ce pays, une alerte au zombie, un mort qu'on aurait fait revenir à la vie pour servir d'esclave chez un *houngan* et qui se serait évadé. On le décrivait toujours comme un être étrange à la voix nasillarde et un peu abruti. Il suffisait de lui faire avaler un grain de sel pour chasser son hébété. Ici, tout le monde connaissait quelqu'un qui avait déjà vu un zombie. Mais pas moi. Moi, je ne connaissais personne qui en avait vu un de ses propres yeux.

Quand j'arrivai, il y avait effectivement foule devant la maison. Tous les bons à rien du quartier s'y étaient donné rendez-vous pour lier connaissance avec le zombie, le voir, le toucher, le photographier. J'ai même remarqué deux policiers en uniforme. Appuyés contre leur voiture, ils discutaient vivement avec de grands gestes.

L'un des curieux m'appela par mon nom.

– Monsieur Richard, il est là. Il est à l'intérieur.

– Qui ça est à l'intérieur? dis-je comme si je n'étais au courant de rien.

– Le zombie, fit-il, visiblement sûr de son affaire.

– Monsieur Richard, le zombie, c'est Dieubon, votre gardien qu'on avait tué, assura un autre. Il a été vu tôt ce matin dans la maison.

– Il était aussi dans la cour, sous un cocotier, me confia un autre.

Je venais de comprendre ce qui avait dû se produire. Je me précipitai dans la maison sans même prendre le temps de saluer Jecrois qui montait la garde en pyjama devant sa barrière.



Dieubon n'a pas été le premier gardien de la maison. D'abord, il y avait eu Jeansoi. Ce dernier était originaire de la côte Sud. Si ce n'était pas de Tiburon, ce devait être de la pointe des Irois. Il était retourné chez lui à la mort de sa mère pour ne jamais revenir, me soutirant au passage la bagatelle de cinq mille gourdes. J'allais apprendre plus tard que sa mère était morte et enterrée plusieurs fois déjà et que ce fut toujours pour lui l'occasion de fructueuses levées de fonds. Puis il y avait eu Toutou, que j'ai renvoyé le jour où je l'ai surpris la main dans le sac à me voler mes matériaux. Ce fut alors qu'un ami me proposa Dieubon. Toutou lui avait proféré toutes sortes de menaces, mais Dieubon, qui avait déjà roulé sa bosse un peu partout à travers la ville rebelle et qui s'était essayé à toutes sortes de petits

métiers pour tenter de faire la barbe à la misère, en avait fait fi et avait tenu bon.

Un bien vaillant garçon que ce Dieubon ! Il n'avait jamais été sûr de son âge, mais cela ne dérangeait personne. Il disait n'avoir jamais connu Baby Doc, ce gosse bien replet qui n'avait pas plus de dix-huit ans quand il hérita du pouvoir à vie de son cher papa. Quand on le questionnait à propos de son âge, il contait toujours la même histoire en souriant : « Maman disait qu'elle me donnait encore le sein quand, un beau matin de février, Baby Doc avait fait ses bagages et pris le chemin de l'aéroport pour ne plus jamais revenir. » Ce n'était peut-être pas suffisant pour faire son acte de naissance, mais c'était déjà une assez bonne approximation. Peau couleur café grillé, grands yeux clairs, cheveux soyeux, corps athlétique : un bon grain de paysan honnête qui n'avait pas peur du travail.

Dieubon était venu de Belladère, non loin de la frontière avec la République dominicaine. Comme des centaines de milliers d'autres paysans, il avait fui la campagne et les terres, qui ne pouvaient plus rien donner, en quête de mieux-être dans un Port-au-Prince déjà transformé en une véritable pétaudière.

Je me souviens encore de son dernier appel téléphonique. C'était un mercredi de janvier, un peu avant cinq heures. Je rentrais alors du bureau, coincé du côté de Bourdon dans un de ces embouteillages démentiels de fin de journée. J'avais failli ne pas entendre la sonnerie du téléphone, étouffée par le grelot de la pluie sur le toit

du véhicule. Pourtant, il avait fait beau presque toute la journée. Tout à coup, de gros nuages épais avaient chassé le soleil. Puis des éclairs avaient commencé à dessiner de longues raies lumineuses dans le gris du ciel, annonçant de grands coups de tonnerre assourdissants. La rafale n'était pas loin. Dieubon ne devait pas être fauché ce jour-là. Il ne m'a pas envoyé son habituel *appelle-moi, s'il vous plaît*. Il ne m'a pas demandé non plus de lui retourner l'appel. Il s'est même montré un peu plus bavard qu'à son habitude. « Patron, ça va, patron ? » Il m'appelait toujours patron. Je me demandais des fois s'il connaissait mon nom. « Patron, une dame était venue visiter la maison. Une belle dame, oui. Une *grimelle*, patron. Si tu la vois, tu vas sûrement l'aimer. *Bon bagay*, patron. Elle est très intéressée, oui, patron. Elle aime la maison, oui... Non, patron, elle n'a pas parlé de prix, elle a de l'argent. Elle a une belle voiture, patron. Elle a dit que si son mari est d'accord, elle prendra la maison, patron. Son mari travaille pour MINUSTAH, c'est ce qu'elle a dit, patron... Non, elle n'est pas grosse. *Sèksi*, patron... Non, elle n'a pas laissé son numéro de téléphone, patron. »

Deux jours plus tard, j'ai essayé d'appeler Dieubon, impatient de savoir s'il avait des nouvelles de cette *grimelle*, dont le mari travaillait pour la MINUSTAH, qui serait intéressée à louer la maison. Avec les lourdes mensualités imposées par la banque, seulement quelques Blancs pleins aux as, acceptant de payer un peu de confort au prix fort, pouvaient m'aider à sortir de mon gouffre financier. Le téléphone de Dieubon a sonné sans réponse. J'ai essayé toute la journée. *Nada*.

Une voix féminine infatigable m'annonçait à chaque fois que mon interlocuteur n'était pas disponible. Plutôt inquiétant, car Dieubon ne lâchait jamais son portable auquel il s'accrochait comme à une bouée de sauvetage. Il tombait rarement en panne d'énergie, contournant les ratés de la compagnie d'électricité en rechargeant son téléphone dans une église du coin, l'église Christ Revient du révérend pasteur Lamoisson.

Je quittai le bureau plus tôt que d'habitude pour me ruer vers la maison et tirer l'histoire au clair. Les nouvelles n'étaient pas bonnes. Le gardien de la maison d'à côté, une espèce de nabot vraiment pas beau à voir que tout le monde appelait Macaron, m'apprit que Dieubon avait été emmené de force par des hommes lourdement armés portant des uniformes de la police. C'était, m'expliqua Macaron, pour une affaire de terre. Dieubon aurait essayé de mettre des bâtons dans les roues à des gens qu'il aurait mieux fait de laisser tranquilles.

Dans le voisinage, il y avait un grand terrain vide. Suite à des rumeurs faisant croire que le propriétaire du terrain était mort à l'étranger, il avait été convoité par un groupe d'imposteurs voulant le vendre. Dieubon, qui s'était mis en tête de jouer au redresseur de torts, se serait fait un point d'honneur de conseiller à tout acquéreur potentiel de se méfier de ces stellionataires.

Les choses s'étaient passées très vite pour Dieubon. Le lendemain matin de son arrestation, ou plutôt de son enlèvement, le malheureux était découvert ligoté à quelques lieues de la maison,

sans vie, yeux crevés, membres disloqués. Le même sort avait été réservé à un autre jeune homme qu'on disait être de ses amis. Dans la poche de la chemise de Dieubon, on avait retrouvé sa carte d'identification nationale ainsi que son téléphone. Pas moyen de se tromper sur son identité. Comment avait-il pu imaginer fourrer son nez impunément dans des affaires de terre? Des camarades lui avaient conseillé de s'occuper de ses oignons, mais il n'avait rien voulu entendre. Il savait, pourtant. Il connaissait ce pays fragile aussi bien que moi!

Dieubon était orphelin de père. Sa mère et deux ou trois autres membres de sa famille étaient rentrés à Port-au-Prince pour les funérailles. Je consentis les dépenses nécessaires et m'arrangeai pour qu'il soit enterré dans la dignité. J'ai reçu à la vérité un bon coup de main d'un vieux collègue de travail qui dirigeait une petite entreprise funéraire.

Madan Solon, la maman de Dieubon, m'apprit que son fils lui avait toujours parlé de moi. Il lui avait dit combien j'étais une bonne personne en ces temps où les bons chrétiens vivants étaient si rares. «*Dieubon pale m de ou wi. Li di m ki moun ou ye. Pa gen moun sa yo ankò.*» Les compliments ne viennent jamais seuls, je savais que la quête d'une faveur n'était pas loin. De confiance en confiance, Madan Solon me confia que Dieubon avait un frère jumeau, Dieujuste, qui était parti en République dominicaine. Au lieu de galérer dans les champs de canne là-bas, il pourrait venir me rejoindre ici. Il me fournirait le même

service que son frère. Elle me garantissait que les deux frères se ressemblaient en tous points et que je ne verrais même pas de différence. Il était curieux que Dieubon ne m'ait jamais parlé de son jumeau. Madan Solon m'expliqua que les deux frères ne s'entendaient pas. Ils étaient à couteaux tirés au sujet d'un lopin de terre laissé par leur père. Toujours un morceau de terre pour semer la mort et la division! Dieujuste avait décidé de jeter l'éponge et de traverser la frontière. Je ne me fis pas beaucoup prier. J'acceptai la proposition de Madan Solon.



Trois semaines après les funérailles de Dieubon, son frère jumeau, Dieujuste, était arrivé pour prendre sa place, selon le vœu de Madan Solon. Dieujuste avait été embauché dans un *batey* de Barahona, au sud-ouest de la partie orientale de l'île, où il coupait de la canne à sucre en compagnie de milliers d'autres Haïtiens dans des conditions proches de l'esclavage. Cela n'avait pas dû être compliqué pour sa mère de le convaincre à quitter le *batey* en échange d'un travail garanti à Port-au-Prince.

La nuit était déjà tombée quand je suis parti le chercher à la station d'autobus à Pétion-ville où il m'attendait avec un petit sachet noir pour tout bagage. Il m'expliqua qu'on ne pouvait pas quitter le *batey* comme on quitte un lieu de travail ordinaire. Les travailleurs – faudrait peut-être dire les esclaves –, Haïtiens en grande majorité, étaient sous haute surveillance à l'intérieur de ces plantations de canne considérées avec l'industrie

touristique comme les piliers de l'économie dominicaine. Il a dû arranger sa fuite et ne pouvait donc pas emporter ses affaires. Dire que Dieubon et Dieujuste se ressemblaient comme deux gouttes d'eau est un euphémisme. Dieubon était Dieujuste et Dieujuste était Dieubon. On ne saurait dire lequel des deux avait été cloné sur l'autre. Madan Solon avait beau m'y avoir préparé, je n'ai pas pu m'empêcher d'ouvrir les yeux tout grands de surprise lorsque je l'ai vu sous les feux de mon véhicule. J'ai même eu un petit mouvement de recul.

Il devait être dans les huit heures du soir. Déjà, tout le quartier était complètement plongé dans le noir. Après une présentation sommaire des lieux, je lui confiai les clefs de la propriété dont il était désormais le gardien.



Je me demande aujourd'hui comment j'ai pu ne pas comprendre tout de suite la méprise quand Jecrois m'a appelé au sujet de cette alerte au zombie.

J'appelai les policiers, leur expliquai la situation et les invitai à évacuer la foule. Ils me demandèrent aussitôt de les *gérer*, ce que je fis. Je les ai *gérés* et bien *gérés*. Ils n'ont pas eu la partie facile. Les curieux ne voulaient rien entendre. Ils étaient là pour voir le zombie, il fallait qu'ils le voient coûte que coûte. Et ce n'était pas ces deux petits freluquets de policiers qui allaient les en empêcher, semblait-il.

Une fois l'argent empoché, les policiers se mirent enfin au travail. Ils sortirent leur gros

bâton et tracèrent une ligne droite sur le sol, une frontière que la foule ne devait pas dépasser sous peine de bastonnade. « Reculez, reculez ! » crièrent-ils tout en levant leur bâton en guise de menace. Entre-temps, la foule avait considérablement grossi. Ils devaient être maintenant à peu près cinq cents contre deux policiers.

Ils improvisèrent une chanson qu'ils scandèrent en battant des mains, créant toute une ambiance dans le quartier.

*Nou vle nou vle nou vle wè Dieubon
Nou vle nou vle nou vle wè Dieubon
Ti polisye visye pa ka anpeche nou
Ti polisye visye pa ka anpeche nou.*

Vexés d'être traités de petits policiers vicieux, les deux hommes pétèrent les plombs. Ils commencèrent alors à distribuer du bâton par-ci, du bâton par-là, brisant des jambes, des genoux, des bras, des têtes, des mâchoires, des dents... La foule, consciente sans doute de son écrasante supériorité, continua à avancer. Héroïque. Imperturbable. Intraitable. L'un des policiers sortit son téléphone portable et demanda des renforts. On ne les vit pas arriver, les renforts. Au contraire, ce fut la foule qui grossit. Les policiers, comme on devait s'y attendre, lancèrent leurs grenades de gaz lacrymogènes sur la foule. Comme s'ils s'y étaient préparés, les curieux sortirent leurs quartiers de citron et s'imbibèrent le visage de jus de citron pour neutraliser les effets des gaz. Les agents de l'ordre public sortirent alors leur revolver et commencèrent à lâcher des plombs dans l'air. La foule, loin de se laisser intimider,

continuait à avancer de plus belle. L'un des policiers paniqua et tira à hauteur d'homme, blessant l'un des manifestants puisqu'il s'agissait désormais de vrais manifestants. Ces derniers répliquèrent avec un puissant jet de pierres dont plusieurs atteignirent leurs cibles. Les deux hommes en uniformes reculèrent, non sans tirer de nouvelles rafales, blessant deux ou trois autres manifestants. La foule mit alors le feu au véhicule des forces de l'ordre et, pendant que la voiture brûlait, telle une torche, elle avançait, scandant de plus belle la chanson improvisée.

*Nou vle nou vle nou vle wè Dieubon
Nou vle nou vle nou vle wè Dieubon
Ti polisye visye pa ka anpeche nou
Ti polisye visye pa ka anpeche nou*

Les policiers, comprenant alors qu'ils ne pourraient jamais arrêter cette foule en colère d'hommes et de femmes bien décidés à aller jusqu'au bout de leur rêve de voir le zombie planqué dans la maison, prirent leurs jambes à leur cou, évitant un lynchage qui semblait imminent.

Les forces de l'ordre en fuite, la foule, telle une armée qui venait de mettre l'ennemi en déroute, pouvait maintenant se diriger fièrement vers le territoire conquis pour aller chercher le trésor caché, en l'occurrence le zombie. Ils fouillèrent la maison de fond en comble, point de zombie. Dieujuste, qui certainement observait la scène à distance, avait dû prendre peur et filer en douce en escaladant l'un des murs de la clôture de l'arrière-cour.

Je n'ai jamais revu Dieu juste et je n'ai pas recherché ses traces. C'était mieux ainsi. Pour tous les gens du voisinage, monsieur Jecrois y compris, j'étais désormais le diable en personne. Non seulement je gardais des zombies dans la maison, mais j'avais aussi le pouvoir de les rendre invisibles ou de les faire disparaître. Avec ça, j'étais tranquille. Tout le monde savait qu'il valait mieux ne pas me chercher. J'étais devenu, du jour au lendemain, un sorcier redoutable, un homme doté du pouvoir de faire disparaître les enfants de Dieu pour les faire revenir à la vie et s'en servir comme bon lui semble. Ce n'est sûrement pas moi qui allais les démentir.

TABLE DES MATIÈRES

Le zombie de Delmas	7
Le coup des <i>bayakou</i>	19
Les Jamaïcaines	35
Les chercheurs de fortune	53
Les brasseuses de la Saint-Louis	75
Superstitions	97
Tout sur le quatorze	111
Une affaire de tête	123
<i>Bounda chire</i>	135
Éloge des ténèbres	151

Éloge des ténèbres

À l'instar d'un Georges Anglade ou d'un Gary Victor, Verly Dabel suit la tradition des *lodyans*. L'auteur tente un nouveau pari, en s'appuyant sur une narration exigeante, qui laisse libre cours à la poésie populaire et à l'oralité.

Les dix nouvelles qui composent *Éloge des ténèbres* sont empreintes de l'univers de la *borlette*, la loterie érigée en économie nationale. Les protagonistes s'attendent à un miracle et vivent avec la certitude que les saints, les dieux du panthéon vaudou sont à même de transformer le réel. Voici un monde régi par la démence et la pensée magique. Des rebondissements inattendus. Une écriture d'une éclatante sobriété. Des situations cocasses. Une ironie mordante. Un regard sans complaisance. Pour refuser la banalisation du mal.

Verly Dabel est né à Ouanaminthe (Haïti) en 1964. Il a étudié à l'Université d'État d'Haïti et à l'Université des West Indies en Jamaïque. Nouvelliste, chroniqueur et essayiste, il vit à Port-au-Prince.